L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI MATIN, 26 AOUT 1858.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
EDITEURS-PROPRIÉTAIRES:
G. F. WEISSE, H. DUFOUR,
C. DEVERGES, S. HARBY.
Bâs de Charlres No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 26 AOUT 1858.

Abonné à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont actuellement à recevoir des abonnements à la semaine, à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par N. Vinci.—Voiture en or, fusil, outils de charpentier, etc.

Par Peychaud, Hyde & Co.—Cotons blancs et tiers, coutils, flanelles, etc.

Lipédémie.

La Nouvelle-Orléans est plus triste, plus sombre et plus déserte qu'elle ne l'a été depuis longtemps. L'épidémie qui s'abat sur elle périodiquement, comme un oiseau de proie, a fait fuir cette partie de la population qui, sans être absolument nécessaire à la ville, sans être absolument, préfère abandonner passer l'été ou celle lorsque le danger n'est pas très grand.

Malheureusement la fièvre jaune a sévi cette année avec une rigueur qui a mis la science en défaut. Il y a des époques où l'accroissement s'opère presque sans péril, grâce au caractère de bénignité de la maladie; il y en a d'autres où les chances d'un dénouement fatal l'emportent de beaucoup sur les chances de salut. L'été de 1858 fait partie de cette dernière catégorie. Nous apprenons cependant avec bonheur que le type de la maladie s'est déjà modifié, et qu'elle cède plus facilement au traitement médical.

Ce sera une consolante nouvelle pour celles des personnes non acclimatées que le désastre n'a pas encore atteintes. Si elles veulent d'ailleurs se placer dans de bonnes conditions, qu'elles ne tardent pas trop à quitter la ville, car c'est dans les premiers jours de septembre que les cas de fièvre jaune, dans les circonstances ordinaires, se multiplient avec une grande rapidité, et c'est alors que la mortalité est la plus forte. Ce n'est pas que les miasmes aient plus d'intensité à cette époque, mais c'est que les personnes qui ne sont pas encore acclimatées sont plus exposées à la fièvre jaune, et que les autres affections d'été ont atteint leur plus grande acuité, et que, sous l'influence de ces deux causes réunies, la mortalité, en général, augmente. Ces deux causes réunies se reproduisent invariablement dans toute la série des maux qui peuvent, à une même période, sévissent au milieu d'une population. Nos plus anciens médecins ont remarqué qu'il est impossible que des enfants nés dans cette ville et qui, jusqu'à l'âge de puberté, ont passé une partie de leur existence dans ses murs, dans des circonstances qui tendraient à faire croire qu'ils sont à l'épidémie, mais lorsque d'autres, placés dans les mêmes conditions, offrent les mêmes symptômes, ont été soumis à un traitement autre que celui employé par ces médecins, ont été sauvés. Le médecin ayant la confiance que l'enfant vers lequel il est appelé n'a jamais quitté la Nouvelle-Orléans par tant d'été, ne doit donc pas se préoccuper des symptômes de l'épidémie régnante qu'il observe dans un jeune malade, mais rechercher chez atteint depuis peu de temps de la ville, et de traiter le malade.

Quelques faits en ont pris la regrettable habitude de donner régulièrement tous les étés leurs enfants à la campagne. Il est clair que ces derniers seront exposés à la fièvre jaune, dès qu'ils passeront en ville la saison. Nous avons connu des mères qui, en respirant des leur naissance l'air spécial particulier de la Nouvelle-Orléans, en absorbant graduellement le poison subtil répandu dans l'air, qu'ils n'y habitent et qu'ils deviennent impunément. L'acclimatement par ce moyen s'opère naturellement, parce que l'organisme d'un enfant s'habitue à la longue aux causes de maladies qui règnent au monde. Et l'attention de ces mères a eu pour résultat de la conviction que la fièvre jaune n'est pas importée à la Nouvelle-Orléans, mais qu'elle y est déterminée par des causes locales.]

Si on était autrement, il nous semble que les orléanais eux-mêmes ne seraient pas à l'abri de la maladie, ce qui ne serait pas à désirer dans l'intérêt, et qu'ils en seraient atteints aussi bien que les créoles des campagnes, quand la fièvre jaune éclate dans les parties rurales. Que pendant six ou sept années elle ait épargné la Nouvelle-Orléans, et respecté ses enfants, après cet intervalle, les a frappés de nouveau, comme en 1853. Nous avons encore présente à la mémoire l'épidémie disparaissait dans les premiers mois de l'année, et ne reparaissait que quelques-unes de celles qui l'avaient précédée. Quant à la population, elle ne variait pas, ce moment à la Nouvelle-Orléans un certain nombre de personnes non acclimatées qui avaient échappé en 1853. Nous avons encore présente à la mémoire l'épidémie disparaître dans les premiers mois de l'année, et ne reparaître